



442ÈME RUE

Fanzine à géométrie variable et parution aléatoirement régulière.

N° 71



442ème RUE

64 Bd Georges Clémenceau

89100 SENS

FRANCE

☎ (33) 3 86 64 61 28

leo442rue@wanadoo.fr

<http://membres.lycos.fr/la442rue/>

Merci et salut :

Les LEZARDS MENAGERS

K-PUN

PRESIDENT DOPPELGANGER

Les MARTEAUX PIKETTÉS & les FOSSOYEURS

TAGADA JONES

Patrice LAPEROUSE

DAVID & ROCK EN SCOPE

IVAN (Nervous Shakes)

CECILE (pour la commissariat-party, quelle belle soirée :-)

Isaac WENS

MEHDI (Hardcoretrooper)

Dimanche 27 mai 2007 ; 17:28:55 (bubbling time)

ZINE IN THE MAIL

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers !

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

Retrouvez la "442ème Rue" tous les mardis, à partir de 19h, sur le 94.5 de Triage FM. C'est à Migennes (Yonne) que ça se passe.

Les nouveautés chroniquées dans le zine, mais aussi des oldies, du punk, du ska, du blues, du surf, du garage, du rock'n'roll, tout ça et bien plus encore.



OPIUM DU PEUPLE : Sex, drugs & variété (CD, Skunk Diskak/ Enragé Production/Discograph)

Sont-ils malins les lascars ! Depuis le 6 mai ils ont bien senti le vent tourner. Depuis le 6 mai ils savent que le représentant officiel de la musique française est Johnny Hallyday. Depuis le 6 mai ils savent que le nabot hystérique Sarkonazy va probablement interdire le rock et instituer la variété franchouillarde comme base incontournable de la double croche électrique. Alors ils ont pris les devants et viennent de faire oeuvre de sursaut national en enregistrant une petite quinzaine de ces pépites que le monde entier nous envie. Faut dire qu'ils ne sont pas nés de la dernière pluie ces Karl Marx de l'accord binaire, le chanteur de Condköi, le guitariste de Dirty Fonzy et la section rythmique de Skunk, autant dire qu'ils y a des heures de vol sur cette galette numérique, et vous pensez bien que le quatuor, très au fait des dernières tendances fashion, n'a pas hésité une seule seconde à relever le challenge qu'ils se sont eux-mêmes fixé. Or donc la variété est à l'honneur sur ce disque. Certes les sempiternels grincheux objecteront bien que cette variété-là sonne quand même salement électrique, voire, si ça se trouve, punk, que l'Opium du Peuple joue ces grands classiques beaucoup trop rapidement, et que les paroles sont beaucoup trop hurlées, ce qui risque de heurter la sensibilité mélomane de toutes les Germaine et tous les Robert de France, de Navarre et du monde civilisé. Oui, bon, d'accord, c'est vrai, mais ce n'est finalement qu'un infime détail, une misérable erreur de jugement de nos 4 fringants jeunes gens qui, sans doute emportés par leur élan, n'ont pas su maîtriser l'énergie et la fougue qui les animaient lors de l'enregistrement du grand oeuvre. Mettez-vous à leur place, se retrouver soudain au niveau de ces héros que sont Goldman, Philippe Lavil, Polnareff, Bourvil, Pierre Perret ou Voulzy, avouez que beaucoup auraient carrément perdu tous leurs moyens dans cette entreprise. L'Opium du Peuple a quand même su résister à ces rêves de gloire facile et à rendre hommage à tous ces maestros, et que ce disque sonne paink ne doit pas nous empêcher de savourer comme il se doit ces chefs-d'oeuvre éternels que sont "Le sud", "Les histoires d'A", "Qui c'est celui-là", "Marche à l'ombre", "L'amour en mer", "Je suis un homme", "La tactique du gendarme". Il y a quand même 2 ou 3 choses qui, je dois le reconnaître, me font légèrement douter de leur totale et définitive conversion. Ainsi ai-je noté un soupçon de subversion dans leurs reprises de Brel ("Les bourgeois"), de Coluche ("Sois fainéant", on frise l'hérésie), ou bien dans un "Punkrockcollection" où ils citent des gens comme les Shériff, Bérurier Noir, Ramones, Clash, Dead Kennedys, Parabellum (qui connaît ces groupes-là ?). Mettons ces légères erreurs de casting sur le compte de l'émotion et de l'inexpérience, la France de demain aura bien besoin de toutes ses forces vives musicales pour contrer l'hégémonie anglo-saxonne qui pollue nos platines et nos ondes depuis si longtemps.

Roger MIRET & the DISASTERS : My riot (CD, Sailor's Grave Records - info@sailorsgraverecords.com)

Parallèlement à ses exactions hardcoreuses avec Agnostic Front Roger Miret est en train, petit à petit, de se forger une belle identité nettement plus punk-rock avec ses Disasters. Je me souviens l'avoir vu il y a quelques années avec ce dernier groupe et il cultivait une imagerie strummerienne non dénuée de classe. Avec ce nouvel album le Clash reste une influence évidente et flagrante pour Roger Miret, ce que le bonhomme revendique haut et fort ("Janie and Johnny"), mais on sent aussi très nettement que les Ramones sont passés par là (entre new-yorkais, on se comprend...), de l'intro de "Warning ! Warning !" à l'explicite "Ramones" pas besoin d'être devin pour s'apercevoir que les faux frères de Forest Hills sont décidément incontournables dès lors qu'on aborde la question du punk-rock, du pop-punk ou du punk'n'roll dans nos douces contrées rock'n'rolliennes. N'oublions pas non plus l'amour immodéré que porte Roger Miret à la oi et au street-punk des premières heures et qui transparaît tout au long de la demi-heure de cet opus incendiaire ("Once were warriors", "Pride"), à grands coups de riffs assassins et de chœurs hooligans (la liste des back-ups est plus longue que celle des remerciements, c'est dire si ça vocalise grave là-dedans). Enfin comment ne pas souligner la propension du gonze à faire appel à ses potes dès qu'il entre en studio ou qu'il monte sur scène, c'est ainsi qu'on retrouve ici Vic Ruggiero (Slackers), Lars Frederiksen (Rancid, Bastards), Al Barr (Dropkick Murphys), Patricia Day (Horrorpops) et Kim (Nekromantix) au hasard des morceaux. Du coup l'ensemble sonne suffisamment diversifié pour qu'on ne s'ennuie pas une seule nanoseconde à l'écoute de ce qui est probablement le meilleur album des Disasters à ce jour. Question : Après avoir placé la barre aussi haut comment va-t-il faire pour le prochain ? S'acoquiner avec les Clash survivants pour un revival incestueux (Tim Armstrong tenant la chandelle) ? Ca vaudrait en tout cas son pesant de kilowatts et de décibels.

Les GRANDES BOUCHES DU RHONE : Du lyrisme au bout des doigts (CD autoproduit - www.les-grandes-bouches-du-rhone.com)

Putain le choc ! En mettant cette galette dans mon fidèle lecteur de dense microsilicon à faisceau de lumière cohérente j'ai cru avoir une attaque, j'ai cru que Kiki, le plus parigot des titis et ci-devant chanteur des Fossoyeurs, avait migré sous des cieus plus cléments, solairement parlant, et officiait désormais derrière le micro de ce groupe d'Arles (non, c'est pas le style musical, c'est la ville d'origine de cette réunion humaine à vocation mélodique), ce qui m'a quand même légèrement interloqué vu que j'avais encore croisé le dit Kiki pas plus tard que la semaine précédente du côté de Nation, un Kiki que je connais quand même depuis plus de 20 ans et qui n'aurait évidemment pas manqué de m'envoyer une carte postale (en port dû au besoin) pour me prévenir de son changement d'affectation géographique. Bon, au bout de quelques vers (de verres aussi, oui) j'ai bien noté la légère pointe d'un accent pas franchement belleillois ce qui m'a pour le moins rassuré quant à mes capacités auditives. N'empêche, le timbre de voix est le même, marrant. Ceci étant faut vraiment être un vieux compagnon d'armes des Foss' pour noter cette similarité de tessiture, et comme j'imagine que les camarguais n'ont jamais entendu parler des parisiens tout ce que je viens d'écrire jusqu'ici ne leur fera sûrement ni chaud ni froid, mais bon, j'avais quelques minutes à perdre je les ai donc utilisées à cet effet. Or donc revenons à nos moutons, ou plutôt à nos chevaux dans le cas présent. Les Grandes Bouches du Rhône, si vous avez parfaitement saisi le sens du jeu de mot de leur patronyme, sont donc natifs de la pointe nord du delta de la Camargue, ce qui, en l'occurrence, n'a pas dû fondamentalement influencer sur leur volonté de monter, un jour de 2004, un groupe décidé à se vouer corps et âme au rock'n'roll (à défaut de s'occuper du corps de leur idole, Clara Morgane, tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir des parents pornostars). Le rock'n'roll des GBR (comme les surnomment affectueusement leurs soeurs, leurs amis, leurs collègues de travail et leur percepteur) a une forte propension à pencher du côté le plus alternatif du rythme binaire, ce qu'on ne leur reprochera certainement pas, au contraire. Un rock'n'punk léger, primesautier et bucolique qui fonce droit devant lui tel le taureau de jais, symbole animalier de leur swamp sweet swamp natal. Y a aussi un peu de ska quand ils sont d'humeur badine ("Clara Morgane de toi", je vous ai dit qu'ils faisaient une fixette sur notre championne nationale de la galipette en chambre), et y a surtout beaucoup de ludiques élucubrations avec notre belle langue (non, on ne parle pas forcément de celle de Clara), ces gens-là ne sont pas franchement des tristes sires, n'engendrent guère la monotonie (c'est le prénom d'une de leurs filles ?), et n'inspirent pas vraiment de pensées neuroasthéniques à leur entourage, du moins si l'on en croit leurs textes ("Ragnagna split", "Con chorizo", "Les confins de son générique"), parce que, si ça se trouve, ils sont peut-être tous au bord du suicide et tout ceci n'est qu'un genre qu'ils se donnent. Allez savoir, la désinformation étant partout désormais...

L'ESPRIT DU CLAN : Corpus delicti (CD, Enragé Production/ Discograph - www.enrageprod.com)

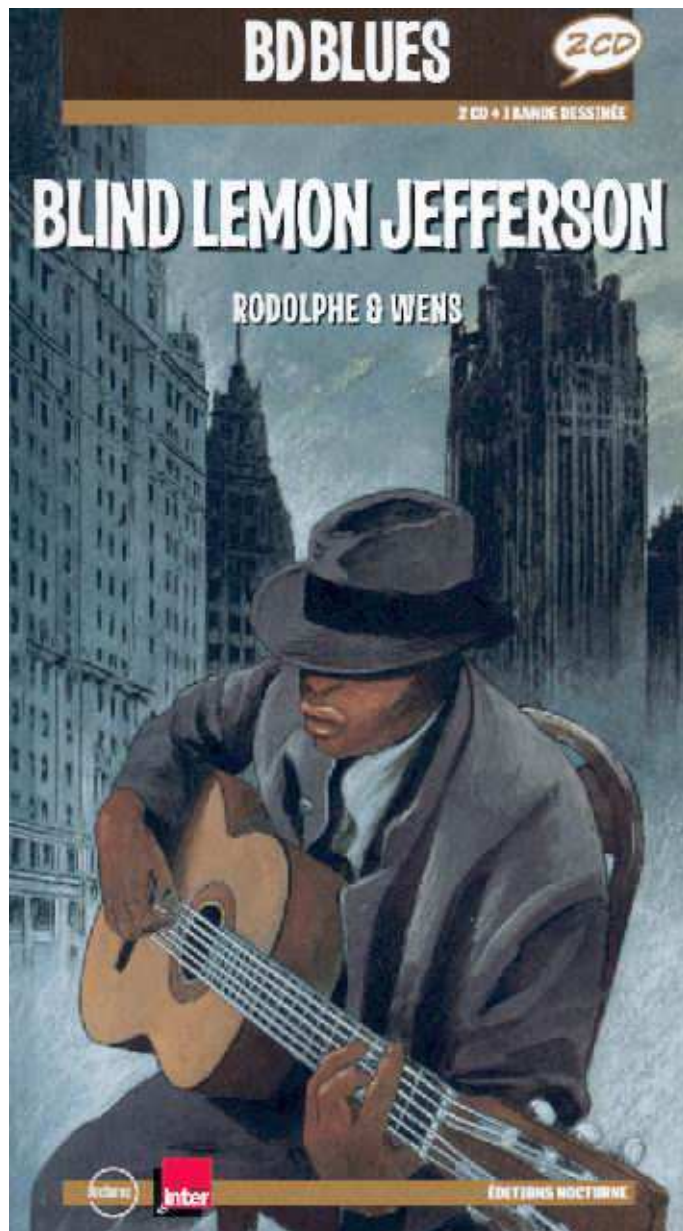
Troisième chapitre de la saga entamée par L'Esprit Du Clan voilà une petite dizaine d'années maintenant, ce nouveau volume s'affirme comme une sorte de passage à l'âge adulte. Désormais définitivement affranchis de leurs velléités rap des débuts (ce qui, je dois l'admettre, me gênait le plus sur les premières démos du groupe), l'Esprit Du Clan n'a gardé de son ambivalence primale que le côté métallique de son propos, et c'est tant mieux. Le métal de l'Esprit Du Clan est sain, fusionnel (normal avec deux chanteurs), puissant, incantatoire ("Dans cette fournaise"), incandescent, voire barbare et déferlant comme une horde de Vandales en quête de pillage, de viol et de sang (le paradoxal "Message de paix"). Le son est de plus en plus ample, enveloppant, submergeant, vous attrapant dans ses méandres soniques (infra et ultra) pour ne vous relâcher qu'extatiques, exsangues et expurgés des derniers neurones de votre raison pure (celle qui vous ferait pencher naturellement vers la variété fadasse et lambda de la culture unique qui prévaudra bientôt en Sarkoland si vous vous laissez aller). Place donc à la rupture sonore, celle qui, dans un monde idéal, devrait définitivement faire de l'électricité la constituante de base de l'accord binaire, et de l'énergie le fondement de toute société non grégairement abétie par 2000 ans de judéo-chrétienté et 60 ans de pétainisme larvé qui vient de se voir exhumer par la seule volonté d'un lilliputien, nazillon et mégalocentrique. L'Esprit Du Clan, comme vous (si vous lisez cette feuille de chou) ou comme moi, viennent d'entrer dans une nouvelle phase de résistance sociale, culturelle et civique ("Le calme et le silence"). Au moins sait-on où se trouve le corps du délit, quelque part du côté du faubourg St Honoré.

Blind Lemon JEFFERSON : 1926/1929 (2CD, Nocturne - www.nocturne.fr)

L'excellente collection BDblues du label Nocturne s'enrichit de ce nouveau volume qui rend hommage au premier bluesman à avoir connu un véritable succès populaire, c'était à la fin des années 20. Né au Texas Blind Lemon Jefferson va développer un style unique qui ne sera jamais vraiment du blues pur, mais qui picorera autant dans les 12 mesures que dans la country ou le folk, héritier des chants de cow-boys, ce qui lui vaudra, plus tard, d'être repris aussi bien par Carl Perkins ("Matchbox blues") que par Bob Dylan ("See that my grave is kept clean"), entre autres. Faut dire que le bonhomme n'était pas non plus regardant quant aux spectacles qu'il donnait, passant du gospel dans les églises (ses 2 premiers titres enregistrés, sous le nom de Deacon Bates, seront d'ailleurs des gospels) au blues déluré dans les juke-joints, ce qui forgera encore un peu plus ce jeu et cette façon de composer aussi peu orthodoxes que possible. C'est en 1925 qu'il montera à Chicago enregistrer ses premières plages, auréolé, déjà, d'une grosse réputation dans son Texas natal. Les premiers artistes de blues à connaître un succès national furent d'abord des chanteuses accompagnées d'orchestres de jazz (Bessie Smith par exemple), mais le genre, au milieu des années 20, commence à s'essouffler, et la demande pour un blues plus rural, plus près des racines, plus "authentique", se fait de plus en plus grande. C'est ce que comprendra vite la Paramount, une maison de disques de Chicago qui décidera donc de se tourner vers ce style, et qui décrochera le jackpot avec Blind Lemon Jefferson. En 4 ans, jusqu'à l'automne 29, le texan va enregistrer de nombreuses plages dont la plupart connaîtront un succès phénoménal, la réputation de Jefferson étant accentuée par les nombreux concerts qu'il donnera lors de ses séjours dans la Windy City (on prétend qu'il aurait même joué pour quelqu'un mafieux de la ville, dont Al Capone, mais quelle est la part de la légende là-dedans ?). C'est d'ailleurs à Chicago qu'il mourra, en décembre 1929 (à 36 ans), probablement d'un arrêt cardiaque, même si, là aussi, la légende le fera mourir de froid dans la rue. Si la mort de Jefferson va plonger la Paramount dans de graves problèmes financiers (le label a perdu sa poule aux oeufs d'or) elle "profitera" cependant à d'autres musiciens qui seront démarchés par les maisons de disque désormais à la recherche de son successeur. C'est ainsi que seront découverts les Charley Patton et autres Son House qui poseront les bases du blues moderne. Sans parler également de ceux qui, comme Leadbelly ou T-Bone Walker, revendiqueront fièrement l'avoir fréquenté, et parfois avoir joué avec lui, avant qu'il ne connaisse le succès. En 40 titres cette double compilation retrace donc le parcours de Blind Lemon Jefferson, de "Got the blues" à "Pneumonia blues" en passant par "Long lonesome blues", "Corinna blues", "That black snake moan", "Rabbit foot blues", "Blind Lemon's penitentiary blues" ou "Lemon's worried blues". Ces titres révèlent le talent unique de celui qui restera comme le précurseur du Texas blues. Et puis, comme d'habitude avec cette collection, une BD vient compléter l'objet. Signée Rodolphe (scénario) et Wens (dessin) elle raconte la mort de Blind Lemon Jefferson, les auteurs ayant privilégié la version la plus répandue, celle où Jefferson, perdu dans les rues de Chicago après un concert, y meurt de froid. Un bien bel objet qui viendra brillamment prendre place aux côtés des volumes consacrés à Charley Patton, Robert Johnson ou Leadbelly.

GOLDEN DISTRICT : Enter the district... (CD, Hardcoretrooper Records - www.myspace.com/hardcoretrooperrecords)

Unité de lieu (la région nantaise), unité de temps (aujourd'hui et maintenant), unité musicale (un hardcore des familles qui envoie le bois comme si la fin du monde était pour demain), unité de label (Hardcoretrooper), Golden District sont tombés dans la même marmite bruitiste que For The Real ou Tromatized Youth (albums chroniqués dans le précédent numéro) ce qui nous fait nous poser cette question existentielle : le coin serait-il en passe de devenir le dernier bastion de résistance électrique à l'envahissement pop-variété dont nous gavent RTL2, TF1 et Universal ? Si tout ce petit monde décide de se la jouer "village d'irréductibles gaulois", je plains les camps retranchés du business qui voudraient tenter de leur faire prendre les vessies star académiques tiédasses pour des lanternes rock'n'roll bastonneuses. Les baffes électriques vont pleuvoir dru, les bourre-pifs adréralisés vont être de sortie, les coups de boule vindcatifs vont donner dans un rentre-dedans chirurgical, les torgnoles plombées vont jouer du décibel. Ce disque en est d'ailleurs un avant-goût tant Golden District frappe direct, sans round d'observation, sans étude de l'adversaire ni de son style, sans préchauffage. Ils savent déjà qui est l'ennemi, pas besoin de complément d'information, pas la peine non plus de lui laisser le temps de préparer sa défense. Victoire par KO !

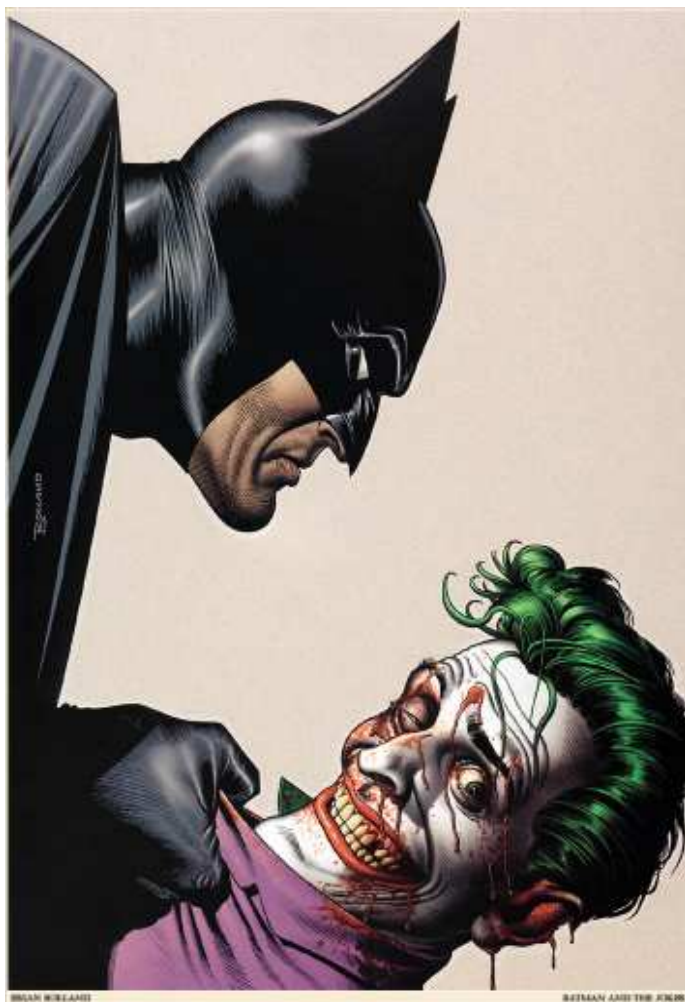


442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (45t 2 titres)
Punk-rock-garagiste - Vinyl vert - 6,5 Euros pc
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (45t 2 titres)
Iggy Pop covers - Vinyl vert - 5,5 Euros pc
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (45t 2 titres)
Noisabilly - Vinyl rose - 5,5 Euros pc
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (45t 2 titres)
Class rock - Vinyl bleu - 5,5 Euros pc
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (45t 2 titres)
Lightning pop - Vinyl blanc - 6 Euros pc
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (45t 3 titres)
Punk-rock vs punk'n'roll - Vinyl rose - 5,5 Euros pc
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**
(33t 16 titres)
16 groupes rendent hommage à 007 - Picture disc - 18 Euros pc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (45t 2 titres)
Rock'n'roll cryptique - Vinyl bleu - 6,5 Euros pc
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland
(CD 12 titres)
Roots-rock'n'roll on stage - 15 Euros pc
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (45t 4 titres)
60's-garage - Vinyl noir - 6 Euros pc
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES**
(45t 4 titres)
4 groupes avouent leur amour aux Fab Four - Vinyl blanc - 9,5 Euros pc
- RUE 014 = **HOLY BAT MUSIC - A TRIBUTE TO BATMAN** (33t 16 titres)
16 groupes supportent le Justicier de Gotham - Picture disc - 18 Euros pc

TAGADA JONES : 6.6.6 (CD, Enragé Production/Discograph)

Bon on va faire un peu les comptes (non, pas les cons, les comptes, pfff). 13 ans d'existence (on n'est pas superstitieux en Bretagne, on a déjà le crachin toute l'année, alors hein) et 1000 concerts au boulier ! C'est sur, des états de service pareils ça cause quand même un peu (quoi que je n'ai trouvé aucune référence au nombre de fûts de bière descendus dans ce laps de temps, y a du laisser-aller). Et comme les Tagada Jones aiment bien faire plaisir à leur public chéri, leurs amours (copyright Pierre Desproges) ils ont donc décidé, pour fêter dignement ce double anniversaire (encore au moins un fût sacrifié sur l'autel de cette fiesta païenne non ?), de sortir un disque un peu spécial, un peu particulier, enfin pas comme les autres quoi. Et puisqu'ils ont forcément passé un pacte avec le diable (faut au moins ça pour persévérer dans le rock'n'roll dans ce foutu pays, moi-même, le grand cornu, un soir de grande détresse morale... mais je ne suis pas là pour parler de ma pomme... tiens un tonneau de cidre, c'est une bonne idée ça), ils ont trouvé adéquat, dans un élan créatif débridé et non équivoque, de l'appeler "6.6.6". Couillus les mecs ! C'est un coup à s'attirer les bonnes grâces de l'Opus Dei, des RG sarkozystes et de la CIA bushiste, que des rigolos qui en ont sanctifié pour moins que ça. Mais derrière ce "6.6.6" se cache quand même un concept conceptuel et conceptualisé, labellisé Tagada. Parce que "6.6.6" ça veut aussi dire 3 fois 6, si si, révisez votre Pythagore illustré, vous verrez que je ne raconte pas que des conneries (c'est vrai quoi, j'ai quand même une réputation à défendre, au moins vis-à-vis de ma mère, qui croit que je suis une sorte d'Einstein réincarné). Donc 3 fois 6 ça veut dire que ce disque est coupé en 3, au figuré je veux dire, sinon 3 morceaux de CD ça ne passe pas dans un lecteur normalement constitué, pas fou, j'ai essayé avant de lancer cette affirmation, mon lecteur m'en veut d'ailleurs encore beaucoup, mais c'est pas grave, ça lui passera. On a donc 3 fois 6 morceaux sur un seul skeud, on vous gâte, on vous gâte. 6 reprises d'abord, parce que les Tagada Jones, modestes, prétendent qu'il y en a qui jouent mieux qu'eux et le prouvent donc derechef. Personnellement je trouve que vous jouez très bien les gars, enfin pas plus mal que, je sais pas moi, Naast par exemple. Paraît que ces 6 reprises sont de celles qu'ils faisaient tout petits, en 93, dans leurs chambrettes d'adolescents, faisant subir les derniers outrages au balai familial devant la glace de la salle de bains, alors qu'ils rêvaient encore de gloire, d'argent facile, de sexe torride et de champagne frelaté. Or donc les petits Tagada Jones écoutaient les Shériff, Parabellum, OTH, Bérurier Noir, Exploited ou Trust. Forcément je comprends mieux maintenant pourquoi je ne retrouve pas dans leur musique actuelle les influences de Sardou, de Sheila ou de Gilbert Montagné qu'on serait en droit d'attendre de tout groupe français qui devrait se respecter, tout s'éclairer d'un coup, les Tagada ne sont que de vulgaires painks, mazette ! Mais les reprises c'est bien joli, ça fait marrer la famille aux repas de première communion, mais ça ne nourrit pas son ego artistique. Y a donc aussi 6 titres originaux des Tagada avec des vrais morceaux de Jones dedans, dont un "Hommage à Parabellum" qui, en sus de la reprise d'"Osmose 99" proposée dans la première partie de ce programme, aura du mal à nous faire croire que les bretons ne regardaient pas Saturnin en cachette de leurs parents quand ils étaient minots, au lieu de se cultiver devant "Dallas" ou Dorothée comme leurs petits camarades de cour de récréation (de la graine de voyou, déjà à l'époque). Mais les Tagada Jones sont aussi d'infâmes esclavagistes, n'hésitant pas à enfermer dans quelque cul de basse fosse, au pain sec et à l'eau (la bière, ils se la gardent pour eux ces mécréants), d'honorables créateurs sonores qui, naïfs, ont répondu aux avances de ces sectateurs racoleurs et enjoleurs. Déjà, sur 2 des originaux de la seconde partie de ce programme, ils ont ainsi honteusement exploité les gens de Punish Yourself et de Cellule X (je suis sûr qu'ils leur ont fait croire qu'ils étaient leurs amis, je vois bien le plan à la "Mars attacks) pour les faire chanter (au sens propre du terme ce coup-ci, suivez un peu, nom d'une galette-saucisse) sur "Nation to nation" et "Sous les bombes", de même avec Laurent des Bacchus Temple Addicts pour la reprise du "Alternative" d'Exploited. Mais, non contents de ça, ils ont aussi fait remixer (je n'ose penser aux sévices dont ils les ont menacé, peut-être même s'en sont-ils pris à leur famille, ou, pire, à leur canari, tous les dimanches, à l'heure du goûter, ils se font de pleines fricassées de ces charmantes bestioles, je le sais de source sûre), ils ont fait remixer, donc, disais-je, 6 de leurs plus implacables pamphlets revendicatifs par quelques bidouilleurs notoirement connus pour les distortions qu'ils font subir aux bits, octets et autres mégahertz. C'est sur que ça donne une autre dimension à la musique de Tagada Jones, d'un seul coup leur punk-métal-hardcore se teinte d'électro dantesque et radioactif, et ça fait mal là où ça gratte. Grave ! Bon ben c'est pas tout ça, mais reste plus qu'à prendre rendez-vous pour dans 13 ans, ou pour dans 1000 autres concerts. Je ne sais pas dans quel état nous errerons tous à ce moment-là, mais ça fait rien, j'y serai quand même, vous ne vous débarrasserez pas d'un de vos plus fidèles admirateurs aussi facilement, en tout cas pas avec ce genre de disque. Gniark ! Gniark !



INTERNET

<http://www.imagenetion.com>

Si vous aimez les belles images ce site est un must, vous allez passer des heures à en parcourir les pages, puisque ce sont plus de 15000 illustrations qui y sont proposées, dessins ou photos. En fait le site fonctionne comme un énorme portail, la seule différence étant que les liens vous font rester sur le site au lieu de vous envoyer vous promener aux quatre coins de la toile. Les illustrations sont réparties en 3 grands chapitres, pin-ups, fantastique et comics, et sont issues des portfolios de tous les plus grands illustrateurs : Larry Elmore, Vargas, Brian Bolland, Boris Vallejo, Frank Frazetta, Julie Bell, Luis Royo, Walter Siudmak, pour n'en citer que quelques-uns. De plus les dessins sont proposés dans une taille acceptable (pas des timbre-poste quoi) et avec une définition qui ne dénature pas le boulot de leurs auteurs. Un vrai travail de fan. Une section fond d'écran vous permettra même de personnaliser votre ordi avec les créatures aux formes les plus généreuses ou avec les paysages cosmiques les plus délirants, voire avec vos super-héros préférés. Vous n'avez que l'embarras du choix.

<http://www.louielouie.org/>

Le site officiel des **Kingsmen** qui ont trouvé plus judicieux de le nommer d'après leur titre le plus célèbre. Les Kingsmen se sont formés en 1959 à Portland, Oregon, et vont végéter quelques années avant d'enregistrer leur premier disque en 1963. Un premier single qui sera un coup de maître avec sa reprise du "Louie Louie" de Richard Berry. Le petit plus des Kingsmen ? Remplacer les paroles originelles par les leurs... proprement incompréhensibles, même par les anglophones les plus accomplis. Ce qui leur vaudra d'ailleurs d'être bannis des ondes de la plupart des radios à l'époque. Des radios qui, justement parce que personne ne comprenait les paroles, crurent qu'elles recélaient quelque message politique ou salace, ou les deux. Une censure qui n'empêchera pas le morceau d'être un succès planétaire, qui est aujourd'hui probablement l'un des plus repris à travers le monde, et qui se retrouve régulièrement cité parmi les chansons les plus marquantes de toute l'histoire du rock. Certains ont même demandé à ce qu'elle devienne l'hymne de l'état de Washington... mais sans succès dans ce cas. Pas mal pour un morceau qui n'aura coûté que 36 dollars de frais d'enregistrement. Mais les Kingsmen n'ont guère bénéficié de la manne financière générée par "Louie Louie" puisque, comme cela se faisait beaucoup à l'époque, ils en ont laissé les droits à leur maison de disque, ce qui leur vaut aujourd'hui d'être en procès avec les propriétaires

actuels des droits pour en récupérer tout ou partie. Les adeptes du droit américain pourront même trouver sur le site une page consacrée à ce procès. Car oui, les Kingsmen sont toujours en activité, même s'il n'y a plus qu'un seul des membres originaux (mais 3 de la formation qui enregistra "Louie Louie" quand même). Le site liste d'ailleurs les 21 musiciens qui firent partie du groupe à un moment ou à un autre (dont Don Gallucci, de la formation de 63, qui produira plus tard le "Fun house" des Stooges, et Andy Parypa, qui fut le leader des Sonics, autre groupe majeur du garage-punk sixties). Le site est un peu tristouille mais propose néanmoins une très complète discographie, tant américaine que mondiale, et 3 pages de photos, 2 récentes et 1 "vintage".



<http://www.geocities.com/SunsetStrip/Plaza/6787/>

Les **Makers** sont beaucoup plus actuels, même s'ils évoluent dans cette même mouvance trash-garage-punk. Du moins évoluaient-ils à leurs débuts puisque depuis quelques années (et leur passage chez Sub Pop) ils ont fortement glitterisé leur garage, ce qui leur réussit plutôt bien au demeurant. N'empêche les Makers resteront l'un de mes meilleurs souvenirs de concert. C'était à Austin il y a une dizaine d'années et le groupe de Seattle jouait dans l'arrière-salle de je ne sais plus quel bar, Emo's je crois (à Austin on a l'impression que TOUS les bars proposent des concerts tous les soirs de l'année, une vraie orgie sonore cette ville). Ce soir-là j'ai assisté à ce qui reste pour moi l'un des concerts les plus sauvages et les plus violents qu'il m'ait été donné de voir. Avec leurs airs de petites frappes mal dégrossies et leur garage-punk malsain et vicieux ils n'ont laissé aucun répit à la poignée de spectateurs présents. La violence était d'ailleurs tellement palpable que le concert a failli se terminer en baston générale quand les 4 Makers, provoqués depuis le début par 2 ou 3 excités avinés, ont posé leurs instruments et sont descendus régler leur compte aux trublions. Une fois l'affaire réglée (les provocateurs se sont retrouvés la gueule en sang sur le dallage du club) les Makers sont remontés sur scène, chargés d'adrénaline et enragés comme des putois, ont repris leurs instruments et ont repris le concert avec 10 fois plus de hargne qu'avant l'interruption. L'air était



proprement chargé d'électricité, de testostérone et de haine. Un concert d'anthologie, qui s'est d'ailleurs terminé pour moi chez une autochtone... mais c'est une autre histoire. Bref ce site officiel fait dans le classique avec les bios individuelles des 4 membres actuels (y compris le nouveau batteur, Jimmy, qui officie également chez les Cramps, belle carte de visite le gus), des photos récentes (mais aucune hélas de leur période hommes en noir), une discographie exhaustive (un bon point parce qu'il n'est pas facile de s'y retrouver dans la pléthore de galettes sorties par les lascars), et une présentation de leurs t-shirts, qu'il est malheureusement impossible d'acheter en ligne (Geocities interdit cette pratique, curieux au pays du dieu dollar).

<http://www.thelitter-lightning.com/>

Encore un groupe dont l'une des chansons est plus célèbre que ses auteurs. **The Litter** sont les immortels créateurs d'"Action woman", l'un des premiers hymnes trash-garage de l'histoire, un morceau qui, lui aussi, a fait le tour du monde et dont on serait bien en peine de lister les reprises tant elles sont nombreuses. The Litter se forme en 1966 à St Paul, Minnesota, et enregistre "Action woman" dans la foulée (les membres du groupe sont tous de vieux routiers de la scène locale avec de nombreux gangs déjà à leur actif, ce qui explique qu'ils n'aient pas perdu de temps avant d'entrer en studio). Le disque sort en 1967 et ne connaît qu'un succès local. Il faudra attendre le travail de dépolvoisage de Lenny Kaye et la sortie de sa compilation "Nuggets" en 1973 pour que le monde (re)découvre "Action woman" et en fasse une oeuvre majeure. Mais the Litter n'existait déjà plus à ce moment-là, le groupe ne se reformera qu'épisodiquement dans les 80's et les 90's pour quelques festivals revival. Ce site est dû à l'initiative de Tom Caplan, qui fut guitariste du groupe (mais qui n'était pas encore là pour l'enregistrement d'"Action woman"), et qui fondera (White) Lightning après son départ de the Litter, ce qui explique que les 2 groupes cohabitent sur ces pages. (White) Lightning ne connaîtra pas le même succès (fut-il posthume) que the Litter. Le site est donc coupé en 2, mais on retrouve les mêmes pages pour chacun des 2 groupes, à savoir une bio personnelle de tous les membres, une page merchandising pour se procurer les disques (mais il n'est pas possible de payer en ligne, ce qui n'est guère pratique), les faits historiques majeurs, les discographies (y compris bootlegs et non officiels) et la liste des différentes formations à travers les âges. Là aussi la présentation est austère, mais bon...

SHOW ON, MY BROTHERS